

## Anthropologie et Sociétés



Michel IZARD et Pierre SMITH (éds) : La fonction symbolique, essais d'anthropologie, Paris, Gallimard, 1979. 346 p.

Jim Fredman

Volume 5, numéro 2, 1981

La dynamique biosociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006040ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006040ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fredman, J. (1981). Compte rendu de [Michel IZARD et Pierre SMITH (éds) : La fonction symbolique, essais d'anthropologie, Paris, Gallimard, 1979. 346 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 5(2), 247–250. <https://doi.org/10.7202/006040ar>

La troisième partie du livre est entièrement consacrée à celui-ci et à la vie du palais qui, à l'époque de Njoya, abritait entre deux et trois mille personnes. Un chapitre nous décrit ce palais, un autre les « femmes du roi » qui jouent un rôle clef dans la politique. Le roi était le plus grand polygame du royaume mais aussi le plus gros redistributeur d'épouses qu'il donnait à ses serviteurs, princes, chefs de lignages et de domaines, à charge pour ceux-ci de rendre la première fille du mariage au roi qui pouvait soit l'épouser soit la donner en mariage à quelqu'un d'autre. Un autre chapitre est consacré aux princes et princesses, un autre encore aux serviteurs puis on passe au roi lui-même, aux règles de succession, aux rites d'intronisation et à sa vie personnelle. Les fonctions du roi en tant que dispensateur des terres, des femmes, et de récipiendaire des tributs sont analysés ainsi que le rôle judiciaire du souverain. L'ouvrage se termine enfin sur une esquisse de la vie religieuse traditionnelle et du culte des ancêtres royaux.

C'est un livre extrêmement fouillé et minutieux et on regrette quelquefois que l'auteur semble se cacher derrière ses descriptions, ne faisant, comme en passant, que de brèves allusions à la théorie, allusions fort bien amenées au demeurant mais qui auraient peut-être mérité de plus amples réflexions. Nous pensons ici aux quelques remarques concernant l'esclavage et les « classes sociales » où le débat est posé mais non poursuivi. Mais l'auteur dit bien qu'il a vu les Bamoum surtout par le haut et qu'une telle étude reste à faire. Tardits me répondra probablement qu'il s'est simplement voulu prudent en ne se commettant pas dans des querelles qui n'auront plus grand sens dans quelques années...

Mais les conclusions globales du livre sont très intéressantes pour la théorie générale des formations sociales africaines. Tout le livre nous a montré que l'État bamoum s'était développé autour d'un lignage central, le lignage royal, que Tardits voit comme une sorte de lignage maximal. Ce lignage maximal inclut les autres lignages dans un vaste groupe de descendance dont le roi est la tête. Contrairement à plusieurs *a priori*, l'État peut donc apparaître dans le cadre lignager, s'en servir comme de son armature et le conserver. Le cas est donc particulièrement pertinent car il fait justice à une certaine conception dichotomiste de l'anthropologie politique qui voit une incompatibilité entre État et système lignager. Bien qu'on ait reconnu depuis plusieurs années que les deux peuvent coexister, on insiste toujours sur les conflits entre les deux institutions. Ces conflits se règlent, chez les Bamoum, dans et par le cadre de la parenté et de l'alliance et l'on pourrait parler ici d'un « État parenté » comme on parle de « cités État ». Ce livre monumental est une belle réussite qui devrait intéresser tout ceux qui travaillent en Afrique de l'Ouest mais aussi les anthropologues politiques généralistes et pas seulement Africanistes.

Jean-Claude Muller  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

Michel IZARD et Pierre SMITH (éds) : *La fonction symbolique, essais d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979, 346 p.

La majorité des essais de ce livre prend sa source dans le système d'interprétation développé par Claude Lévi-Strauss. À quelques exceptions près, les auteurs ont plus ou moins le même âge et ont étudié sous Lévi-Strauss à un moment ou à un autre. Ils comptent parmi les premiers à avoir appris (plutôt que créé) le structuralisme. Ce volume est donc le produit d'une seconde génération de structuralistes. Nous avons ainsi l'occasion d'apprécier de la pérennité de la doctrine; ce mélange unique d'analyses linguistiques et d'an-

thropologie cognitive enseigné par Lévi-Strauss fournit-il une base sur laquelle on peut encore élaborer, ou doit-on considérer Lévi-Strauss comme une inspiration, un génie singulier, un homme à part, irremplaçable ? En d'autres termes, le structuralisme survivra-t-il ?

Ma réponse initiale à cette question serait que le structuralisme, à en juger d'après ce livre, pourrait bien survivre, mais seulement sous une forme plutôt diffuse ou diluée. Ces essais n'offrent pas de leçon cohérente. Pris individuellement, ils sont l'œuvre d'anthropologues très doués. Chacun de ces essais d'interprétation constitue un travail remarquable. Pris ensemble, ils ne forment pas un tout; il ne semble pas y avoir d'argument central qui puisse convaincre le lecteur que l'« approche » de ces auteurs vaut vraiment la peine d'être suivie.

Les essais sont plutôt évocateurs qu'innovatifs. Ils nous font penser à la grande époque de l'anthropologie structurale, alors que Paris était imprégné de l'esprit des nouveaux philosophes qui cherchaient profondément dans la psyché, ou dans l'esprit des primitifs, ou dans les coins et recoins de l'histoire, ou encore dans « le cerveau d'Einstein », les tendances organisatrices de l'espèce humaine. Sartre a voulu s'opposer à ce courant irrésistible, et fut englouti. Paul Ricoeur n'y a résisté que partiellement et sans succès. Le monde s'empara du structuralisme comme de la vérité reçue, et promut Lévi-Strauss au rôle de héros et grand pontife. Je vivais à Paris à l'époque et j'ai moi-même assisté aux cours de Lévi-Strauss au Collège de France, et j'ai suivi le mouvement avec la ferveur d'un initié. Tout cela prit fin au printemps de 1968. Il y eut bien de brèves renaissances mais à mon avis, cela n'a jamais été comme avant.

Ce volume se présente donc plutôt comme un anachronisme qu'un pas en avant en ce qui concerne le savoir anthropologique. Ceci explique dans une grande mesure ce qui me paraît être le plus grand défaut de ce livre : si, individuellement, les essais se tiennent, collectivement ils échouent. Les sujets traités sont trop variés (ou peut-être la leçon principale de leur thème commun est-elle trop faible) pour créer, à partir des exercices individuels, un ensemble cohérent. Avec le passage des années, l'impulsion donnée par Lévi-Strauss à l'étude du totémisme, des liens de parenté, de la classification structurale des résidus intellectuels et de la mythologie a, comme c'est le cas pour la plupart des idées séminales, émergé, fleuri, s'est diversifiée, a chevauché des frontières et finalement est devenue assez diffuse. Ces essais sont symptomatiques de cette tendance récente à la diffusion à partir d'un point central. Le livre est dépourvu de percée théorique originale. Par exemple : l'Introduction précise les trois points sur lesquels le livre porte; cependant, ces trois points ne définissent pas ce que *sont* les essais, mais ce qu'ils *ne sont pas*. Leur unité est définie par la négative.

Que sont-ils donc devenus, ces disciples du dernier jour, avec le temps et l'entropie académique ? Examinons quelques essais individuellement. Marcel Detienne prend comme point de départ l'affirmation de Lévi-Strauss qu'un mythe est un mythe n'importe où dans le monde, et que n'importe qui peut en identifier un sans équivoque; mais il prouve par la suite que la mythologie a représenté au contraire beaucoup de choses différentes au cours de son histoire. Il puise dans sa maîtrise de la tradition grecque et se sert de l'évolution de la conception populaire grecque de la mythologie pour prouver son point.

Nicole Belmont, dans un style logique qui rappelle la prose inimitable de Lévi-Strauss, démontre que la superstition (la magie) et la religion ne s'opposent pas mais au contraire sont inextricablement liées. Elles sont même, peut-être, interdépendantes. L'une est créatrice, extériorisante, l'autre est conservatrice, intériorisante; il est possible (il est même probable) que les deux sont présentes dans toutes les traditions religieuses.

Georges Charachidze se propose de démontrer les rapports entre les mythes de civilisations différentes mais voisines. Le rapport peut prendre la forme d'une inversion d'un thème-clé; un mythe peut survivre à une transformation alors qu'il passe d'une civilisation à une autre, mais au coût de l'inversion d'une de ses idées principales.

Françoise Héritier prend comme pour acquis l'argument de Lévi-Strauss selon lequel la prohibition de l'inceste est universelle et crée, par l'échange de femmes, des liens entre des groupes d'hommes. Elle examine ensuite les discours symboliques de différentes cultures où l'on discute de l'inceste. Elle propose que tous ces discours prennent une forme semblable : tous sont inévitablement basés sur une théorie des humeurs ou des substances classées en deux catégories, telles que chaud et froid, humide et sec. Les excès étant mauvais, en toute chose il faut une proportion raisonnable des deux catégories. L'inceste, finalement, est identifié dans un tel contexte comme participant dans une trop grande mesure d'une seule catégorie.

Deux autres essais, l'un par Patrice Bidou et l'autre par Patrick Menget, traitent de la prohibition de l'inceste dans le haut bassin amazonien. L'un analyse l'inceste tel qu'il est expliqué dans la mythologie, et l'autre tel qu'il est défini par un groupe de consanguins qui pratiquent la couvade ensemble.

Je le répète, ce sont là des essais d'une qualité exceptionnelle. Il n'y en a pas un qui soit mal raisonné; provenant d'un gisement très riche, ils sont tous, dans un certain sens, des transformations les uns des autres. Mais, à quelques exceptions près, ils sont aussi des transformations de l'œuvre magistrale de Lévi-Strauss. La question que je pose, et là encore je me répète pour souligner le point, est celle-ci : est-ce que Lévi-Strauss, sa mythologie et ses variantes, s'améliorent avec la diffusion et avec les transformations ? La qualité d'un vin se renforce avec le temps. En est-il de même des perceptions de Lévi-Strauss ?

À une seule exception – exception très importante – je répondrais 'non' à cette question. Il vaut la peine de préciser quelle est cette exception. Une importance toute spéciale est accordée ici à une notion qui sert à unifier cet ouvrage, si unité il y a. Il s'agit du concept de « détermination interne ». Les éditeurs dans leur avant-propos utilisent cette détermination interne pour fournir un point d'articulation. La notion est introduite dans le texte par cette citation de Lévi-Strauss : « Il est impossible de discuter sur un objet, de reconstituer l'histoire qui lui a donné naissance, sans savoir d'abord *ce qu'il est*; autrement dit, sans avoir épuisé l'inventaire de ses déterminations internes » (p. 11).

Détermination interne signifie sans doute que la représentation ethnographique ne doit pas être un jugement et doit chercher à épuiser toutes les expériences qui donnent un sens à l'objet de la recherche ethnographique. La phrase signifie probablement aussi que la nature d'un fait ethnographique est déterminée non pas par l'environnement ou par d'autres influences externes, mais par l'interaction des éléments qui la caractérisent. L'avant-propos exprime cette notion difficile et presque tous les essais l'exemplifient. Je voudrais ici souligner le texte de Pierre Smith qui se propose d'analyser le rituel, dans ses propres termes, « tel qu'il se détermine lui-même ». Son thème théorique principal est celui des « éléments focalisateurs du rite » (p. 140). Ce sont les éléments-clé de tout rite qui oriente l'action supposée involontaire et vulnérable des participants. Les rites sont comme un piège pour les participants. Le mot « piège », employé ici dans toute la force du terme, se réfère à l'importance première des rituels en tant que représentation, en tant que théâtre; c'est leur structure dramatique, qui dirige les émotions et qui entraîne les participants de certaines façons, qui constitue le trait le plus caractéristique du rituel. À mon avis, l'essai-clé du livre est celui de Smith (et non pas celui de Sperber) à cause de son exposition très claire de ce qu'est la détermination interne.

Le titre, *La fonction symbolique*, me laisse perplexe, mais cette réaction n'est que symptôme de la perplexité plus grande soulevée par l'ouvrage tout entier : qu'est-ce que ces essais ont en commun, sinon d'être tous dérivés d'un même maître-à-penser ? Quelle unité y a-t-il dans l'héritage de ce grand anthropologue, à quel rayonnement son œuvre donnera-t-elle lieu ? Le titre se réfère non pas à la fonction des symboles dans la société, mais à l'aptitude humaine à employer des symboles. L'étude de cette fonction symbolique n'est pas l'objectif immédiat de notre discipline, mais la toile de fond implicite, invisible, sur laquelle l'entreprise anthropologique compte inscrire les résultats de ses recherches. La fonction symbolique mentionnée dans le titre est effectivement éloignée de tout fait social. C'est cette fonction humaine éloignée (par rapport à la société) et sans doute insaisissable qui est seule capable d'unifier ces essais dans un commun dessein. Ceci se passe de commentaires.

Jim Fredman  
Département d'anthropologie  
The University of Western Ontario

Nancy HOWELL : *Demography of the Dobe !Kung*, série : Population and Social Structure, *Advances in Historical Demography*. New York, Academic Press, 1979, 389 pages.

Ne serait-ce que parce que la chasse et la cueillette ont constitué le principal mode de subsistance dans presque toute l'histoire humaine, les chercheurs se sont intéressés et s'intéressent encore aux peuples ayant ce type d'économie. Les !Kung Bushmen (ou Bochimans) du désert du Kalahari sont parmi les rares sociétés de chasseurs-cueilleurs encore en existence. Deux ouvrages récents, *Demography of the Dobe !Kung* de Nancy Howell et *The !Kung San : men, women and work in a foraging society* de Richard Lee, apportent des informations complémentaires relatives à ce peuple, augmentant ainsi de façon importante nos connaissances des !Kung en particulier et des sociétés de chasse et de cueillette en général. Howell caractérise la population !Kung de la région de Dobe et leurs modes d'adaptation à l'environnement pour théoriser sur les peuples du passé. Elle nous prévient des dangers d'une utilisation abusive de l'analogie pour reconstituer les adaptations des premiers homo sapiens à leur environnement, signalant que les !Kung ne sont pas des survivants du passé, mais plutôt des chasseurs-cueilleurs modernes.

Membre de l'équipe multidisciplinaire issue de l'étude originale de Lee et De Vore du début des années soixante, Howell décrit les faits démographiques de plusieurs centaines de personnes et documente les histoires de fécondité de 165 femmes ayant présenté des cycles de reproduction complets. Ces informations démographiques sont étayées par le matériel ethnographique, particulièrement par des données médicales et de parenté, recueilli par d'autres membres de l'équipe — exemple représentatif de la coopération interdisciplinaire à son meilleur. Cependant l'étude va au-delà du matériel démographique déjà publié sur les !Kung (Howell 1976 a,c; Lee 1972). L'auteur détaille avec plus de précision que les publications antérieures les pratiques fondamentales de fécondité, de mortalité et de mariage; en outre elle étudie les implications de ces pratiques pour les chasseurs-cueilleurs.

Le fait que Howell utilise des techniques innovatrices constitue un des points forts de son travail. Par exemple, elle propose une méthode pour évaluer les âges des individus sur le terrain. Ceci a toujours été un problème de taille pour les ethnographes. Comment